Lucette Czyba

LE VOYAGE EN ORIENT DE GUSTAVE FLAUBERT

Quand, le 4 novembre 1849, Flaubert s'embarque à Marseille en direction d'Alexandrie, en compagnie de Maxime du Camp, il réalise un rêve datant de sa jeunesse et enrichi de toutes les lectures préparatoires à la rédaction de la première version de la *Tentation de Saint Antoine* qu'il vient d'achever. Il ne sera de retour à Croisset qu'en juin 1851. L'itinéraire fait la part belle à l'Égypte: neuf mois, dont cinq sur le Nil remonté jusqu'à la deuxième cataracte; deux mois et demi sont consacrés à la Palestine et à la Syrie, huit jours à Rhodes, deux mois à l'Asie Mineure, Smyrne et Constantinople. La Perse, prévue dans le parcours, est finalement abandonnée au profit d'un retour par la Grèce (un mois et demi) et l'Italie (quatre mois), apparemment pour des raisons de sécurité et d'argent: le voyage aura coûté cher, 27 500 francs or, soit à l'époque trois ans d'indemnité parlementaire pour un député et trente ans du salaire d'un ouvrier. C'est surtout la partie proprement orientale du voyage, d'Alexandrie à Constantinople, qui retiendra notre attention. Ce voyage nous est connu par les *Carnets de route* conservés à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, par les *Notes de voyage* de Flaubert rédigées après son retour d'après les dits *Carnets* et par les nombreuses lettres qu'il a adressées à sa mère, à sa famille et à ses amis. Nous ne tiendrons compte ici que des *Notes de voyage* et des lettres de Flaubert¹ en rappelant rapidement le contexte historique et culturel dans lequel il convient de les replacer.

De 1815 à 1914, l'Europe étend massivement son empire colonial. Le Moyen Orient a été l'endroit où s'est le plus exercée la rivalité d'influences entre les deux principaux empires, l'anglais et le français, et où par conséquent

¹ G. Flaubert, *Oeuvres Complètes*, t. 2: *Notes de voyage, Voyage en Orient*, L'Intégrale, Seuil, 1964, pp. 549-705. *Correspondance*, t. 1, édition présentée, établie et annotée par J. Bruneau, Pleiade, Gallimard, 1973. Les *Carnets de route*, conservés à la B.H.V.P., ne figurent pas dans les *Carnets de travail*, édition critique et génétique établie par P.-M. de Biasi, Balland, 1988. Le texte de ces *Carnets* est légèrement différent de celui des *Notes de voyage*. Les limites de cette communication ne permettront pas de faire état de ces différences.

Anglais et Français ont „rencontré” l’Orient avec le plus d’intensité, de familiarité et de complexité². Dans le contexte de cette politique coloniale, le statut du voyageur européen en Orient implique donc „toujours la conscience d’être distinct de son entourage et d’entretenir avec lui un rapport d’inégalité”³. C’est ce que donnent à entendre les conditions matérielles privilégiées dans lesquelles Flaubert et Du Camp ont voyagé. Afin de s’entourer de „toutes les facilités”, ce dernier avait en effet demandé au gouvernement français une mission⁴ qui leur „servirait de recommandation près des agents diplomatiques et commerciaux” que la France entretenait alors en Orient. Du Camp qui connaissait le Directeur de la Division des Sciences et Lettres, a obtenu une mission du ministère de l’instruction publique. Flaubert, lui, a été chargé par le ministère de l’Agriculture et du Commerce de recueillir dans les différents ports et aux divers points de réunion des caravanes, les renseignements qu’il lui semblerait utile de communiquer aux chambres de commerce⁵. Il va sans dire qu’il ne s’est pas plus „occupé de(sa)mission que du roi de Prusse”⁶ selon ses propres termes, et que le grotesque de la situation ne lui a pas échappé⁷... En revanche il n’a pas négligé les nombreuses lettres de recommandations qui lui permettraient de voyager en Egypte dans les „meilleures conditions”⁸. Il n’a pas hésité non plus à faire intervenir ses

² E. Saïd, *L’Orientalisme, l’Orient créé par l’Occident*, Seuil, 1980, p. 56. Selon cet auteur, de 1815 à 1914 l’empire colonial direct de l’Europe est passé de 35% de la surface de la terre à 85%. Tous les continents ont été touchés, mais surtout l’Afrique et l’Asie. Au Moyen Orient la volonté britannique de ne pas voir la France barrer la route de l’Inde a rendu nécessaire compromis et partages d’influences entre la France et l’Angleterre.

³ Cf. *ibidem*, p. 184.

⁴ Cf. *Correspondance...*, t. 1, pp. 1057–1058 et M. Du Camp, *Souvenirs littéraires*, t. 1, édit. 1881–1883, pp. 437–438. Du Camp avait déjà fait un voyage en Orient (mai 1844–mars 1845). Il a alors écrit à Flaubert de Smyrne, Constantinople, Scio, Alger et a publié ses notes de voyage sous le titre de *Souvenirs et paysages d’Orient, Smyrne, Ephèse, Magnésie, Constantinople, Scio, Paris*, Arthus Bertrand, 1848. La mission a été accordée: elle était „absolument gratuite”.

⁵ Flaubert recommande à sa mère (Marseille, 2 novembre 1854) de ne pas oublier la mention suivante afin d’assurer la transmission du courrier: „M.G.F. envoyé du gouvernement, chargé d’une mission en Orient”. Pour Du Camp ce second voyage en Orient semble avoir été un moyen de favoriser sa „carrière”. L’ambition de Flaubert, on le verra plus loin, est d’une tout autre nature.

⁶ Dès le début du voyage il envisage de faire faire „une partie de (son) travail «par» un brave homme assez pauvre et d’une grande instruction locale”, Halim Effendi: „Ce sera beaucoup mieux fait et avec moins d’embêtements” (A sa mère, 18 janvier 1850). Il ne semble pas que Flaubert ait écrit le moindre rapport.

⁷ Cf. à Louis Bouilhet, 2 juin 1850: „Pour remplir mon mandat exactement, il eût fallu à mon voyage. C’eût été trop sot [...] Me vois-tu dans chaque pays, m’informant des récoltes, du produit [...]? Et dans chaque port: combien de navires? Quel tonnage? Ah! non, franchement [...] était-ce possible? Et après tant de turpitudes (mon titre en est déjà une suffisante) si on avait fait quelques démarches [...], j’aurais eu la croix; tableau! [...] Si je vivais à Paris, que je tenusse à baiser les femmes et à faire le gentil, d’accord. Mais à Croisset [...] à quoi ça me servirait-il?”

⁸ A sa mère, 3 novembre 1849: „Ce ne sont qu’ingénieurs, beys, pachas, etc”.

relations personnelles⁹ afin d'obtenir un firman pour la Palestine et la Syrie, à écrire aussi à cet effet au général Aupick, ambassadeur à Constantinople¹⁰.

Depuis l'expédition de Bonaparte sous le Directoire, l'influence de la France était importante en Egypte où, pour accomplir son oeuvre réformatrice, Méhémet-Ali avait sollicité le concours de nombreux officiers, ingénieurs et médecins français¹¹. Flaubert rend parfaitement compte de cette situation:

L'Egypte est [...] peuplée de Français [...] Presque toutes les places importantes sont occupées par eux, ou par des Arméniens chrétiens, de sorte que les pauvres diables d'Arabes ne savent jamais à qui ils ont affaire et baissent pavillon devant toute redingote européenne¹².

Dès qu'ils débarquent à Alexandrie, Flaubert et Du Camp sont ainsi introduits¹³ auprès de Soliman Pacha, alias colonel François Sève, qui, après avoir quitté la France en 1815, et être au service de Méhémet-Ali, est devenu en 1849 major général de l'armée égyptienne: Soliman-Pacha leur donne des ordres¹⁴ pour tous les gouverneurs de l'Egypte qui les recevront, les logeront

⁹ Au Dr Jules Cloquet, 15 janvier 1850: „Le Dr J. Cloquet, élève et ami du Dr Flaubert, qui avait déjà accompagné Achille, le frère de l'écrivain, dans un voyage en Ecosse en 1835, a emmené Gustave en 1840 (après son succès au baccalauréat) visiter les Pyrénées et la Corse. Le Dr Ernest Cloquet, fils du précédent, appelé en qualité de médecin particulier par le Shah de Perse en 1846, nommé en même temps ministre de France en Perse, joua un rôle important dans la diplomatie française en Orient”.

¹⁰ Le général Aupick, beau-père de Baudelaire, était depuis le mois d'avril 1848 ministre plénipotentiaire à Constantinople.

¹¹ L'expédition de Bonaparte sous le Directoire a eu lieu de mai 1798 à août 1799. Les Français ont occupé l'Egypte jusqu'en août 1801. Bonaparte avait emmené avec lui une mission scientifique; quelques-uns des savants les plus illustres de la fin du XVIII^e siècle: Monge, Berthollet, Geoffroy Sant-Hilaire... Constitués en Institut d'Egypte, ces savants étudièrent le pays, ses produits, ses monuments. Ils copièrent en particulier les inscriptions hiéroglyphiques que devait déchiffrer en 1822 Jean-François Champollion. Pacha D'Egypte depuis 1805, Méhémet-Ali (1769-1849) se rend maître de la Nubie en 1820. En 1833, le sultan lui ayant accordé le gouvernement de la Syrie et de l'Adana, le fondateur de l'Egypte moderne se trouva à la tête d'un véritable empire, plus redoutable que l'empire turc. Auprès de médecins rencontrés, Flaubert constate, non sans fierté, la réputation de son père, le Dr Achille Cléophas Flaubert, mort en 1846. Parmi les ingénieurs rencontrés, Linant Bey, alias Louis Maurice Adolphe Linant de Bellefonds (1800-1883), qui passa plus de quarante ans de sa vie en Egypte, était en 1849 chargé de l'aménagement des canaux. Le plan qu'il a dressé en 1847 concernant le canal de Suez a été à la base des travaux de Ferdinand de Lesseps.

¹² A son frère, 15 décembre 1849: „Et de réfréner son envie de s'habiller à l'orientale pour avoir constaté que «l'Européen est plus respecté en Egypte» (A. I. Bouilhet, 1^{er} décembre 1849).

¹³ Par une lettre d'Hubert Lauvergne, médecin en chef de la marine et de l'hôpital des forçats de Toulon, que Flaubert avait rencontré durant son voyage dans les Pyrénées et en Corse” (cf. supra, n. 9).

¹⁴ A sa mère, 17 novembre 1849. Cf. *ibidem*: „[...] Il nous offre sa voiture pour aller au Caire. C'est lui qui a fait le marché pour nos chevaux pour notre course de demain [...] De plus nous avons M. Gallis, l'ingénieur en chef des armées, le bey Princeteau, etc. Pour te donner une idée de la manière dont nous allons voyager, on nous donne des soldats afin d'écarter la foule lorsque

quand la maison du gouverneur sera le seul „endroit logeable”... Ils obtiennent, pour tout leur voyage, un firman du ministre du Commerce et des Affaires étrangères, Artin-Bey, à qui le consul de France au Caire les a présentés¹⁵. Parmi ces Français qui occupent des postes importants, ils rencontrent des saint-simoniens venus en Egypte avec Infantin en 1833, par exemple le polytechnicien Charles Lambert-Bey, directeur de l'école polytechnique de Boulaq. Flaubert use sans vergogne de tous ces privilèges du voyageur européen. Il n'en juge pas moins lucidement la situation de l'Egypte. Abbas-Pacha est, selon lui, un „crétin presque aliéné, incapable de rien comprendre ni de rien faire”, qui „désorganise l'oeuvre” de son grand-père Méhémet-Ali à qui il vient de succéder¹⁶:

[...] Il n'y a aucune espèce d'économie. On gaspille, on pot-devinise que c'est un plaisir... Le fellah cette année a vendu les semences de l'an prochain [...]. Les filatures coûtent plus qu'elles ne rapportent, on les démolit toutes maintenant.

Flaubert conclut que „le servilisme général «lui» soulève le coeur de dégoût”, estimant que „sur ce chapitre bien des Européens sont plus orientaux que les Orientaux”. Il prévoit enfin que l'Angleterre finira par s'emparer de l'Egypte¹⁷.

Dans le contexte culturel, entreprendre un voyage en Orient, à première vue, n'a rien d'original. Pendant tout le XIX^e siècle en effet, l'Orient, en particulier le Moyen Orient, a été, pour les raisons indiquées plus haut, un des buts de voyage des Européens. Encore faut-il distinguer entre les voyageurs. Pour certains le voyage prend la forme d'une observation scientifique, d'une contribution à l'élaboration de la science orientaliste commencée avec l'expédition de Bonaparte sous le Directoire¹⁸. Pour d'autres, le voyage révèle un projet plus profondément personnel: pèlerinage aux sources des religions, quête d'identité d'ordre esthétique et littéraire. Du Camp appartient, semble-t-il, à la première catégorie, Flaubert à la seconde. Du Camp passe son temps en estampages de monuments, prises de notes et de photographies. Flaubert ne prend pas au sérieux ces ambitions scientifiques. Du Camp a même prétendu que son compagnon se serait borné à recopier ses propres

nous sommes à photographier [...]” Le général Gallis, Gallis-Bey, officier français, est devenu général en chef des fortifications. Princeteau-Bey, également officier français, fut chargé de réorganiser l'artillerie égyptienne.

¹⁵ Arménien d'Egypte, élevé en France, Artin-Bey devint ministre du Commerce et des Affaires étrangères, puis premier ministre d'Abbas-Pacha, vice-roi d'Egypte, petit-fils de Méhémet-Ali; disgrâcié, il a dû fuir l'Egypte en 1850 (cf. à son oncle Parain, 6 octobre 1850 et à sa mère, 15 décembre 1850. Le consul serait Benedetti qui deviendra ministre des Affaires étrangères de Napoléon III).

¹⁶ Au Dr J. Cloquet, 15 janvier 1850; cf. n. 11; cf. à Frédéric Baudry, 21 juillet 1850.

¹⁷ Au même, 15 janvier 1850; à son frère Achille, 15 décembre 1849. L'Angleterre s'emparera de l'Egypte en 1882.

¹⁸ Cf. supra n. 11.

notes à lui, Du Camp. Quoi qu'il en soit, l'intérêt de certaines descriptions de monuments, dans les *Notes de voyage* de Flaubert, est plutôt de mettre en évidence les difficultés ou même l'impossibilité pour un non spécialiste, à cette époque, de comprendre ce qu'il voyait, d'interpréter signes et symboles, sans parler du témoignage sur l'état matériel de ces monuments à demi enfouis dans les sables... On ne saurait donc, sans anachronisme, reprocher à Flaubert la minutie monotone et l'objectivité superficielle qui réduisent les descriptions de ce type à des relevés de copiste. On lui sait plutôt gré de sa franchise quand il avoue, à Abou-Simbel, que les temples égyptiens l'„embêtent profondément”, quand il „renâcle” de nouveau à Abydos, déclarant „en avoir assez de temples”, quand il se gausse du conformisme qui consiste à épuiser la série des visites obligées: „Est-ce que ça va devenir comme les églises de Bretagne, comme les cascades des Pyrénées?” La surveillance des estampages à Karnac lui paraît une „besogne stupide”: „Le moyen mange le but, une bonne oisiveté au soleil est moins stérile que ces occupations où le coeur n'est pas”. En revanche sa curiosité s'éveille et il change de ton quand il s'agit de retrouver en Orient ce berceau des religions qu'il a étudiées pour son *Saint Antoine*¹⁹. Les qualificatifs sont révélateurs: il déclare „superbe” la discussion qu'il a eue avec un prêtre catholique, à Médinet-El-Fayoun, „au pays de Saint Antoine”, sur ce même Saint Antoine, sur Arius et Saint Athanase. Est également qualifié de „superbe” l'entretien avec l'évêque copte du Caire, sur la Trinité, la Vierge, les évangiles et l'eucharistie. Flaubert prend des notes²⁰ et conclut:

Je jouissais profondément. C'était bien là ce vieil Orient, pays des religions [...]. J'y retournerai, car il y a là beaucoup à apprendre. La religion copte est la plus ancienne secte chrétienne qu'il y ait, et l'on n'en connaît presque rien [...]. J'irai de même chez les Arméniens, chez les Grecs, les Sunnites, et surtout chez les docteurs musulmans.

Au Liban, il sympathise et discute longuement avec le supérieur d'un couvent de Lazaristes, le père Amaya, à propos des religions chrétiennes de l'Orient et s'informe auprès de lui de la religion druse. En revanche Jérusalem le déçoit fortement. Il n'éprouve „aucune des émotions prévues d'avance” et se sent, devant tout ce qu'il voit, „plus vide qu'un tonneau creux”. Il sera „plus ému” en apercevant l'Acropole d'Athènes. Une déception ressentie comme une trahison de la foi authentique par le pharisaïsme mercantile: „comme tout cela est faux! Comme ils mentent! Comme c'est badigeonné, plaqué, verni, fait pour l'exploitation, la propagande et l'achalandage!” Il estime que la haine

¹⁹ Cf. R. Schwab, *La Renaissance orientale*, Payot, Paris 1950; J. Seznec, *Les Lectures antiques de Flaubert entre 1840 et 1850*, „Revue de l'Histoire de la Philosophie et d'Histoire générale de la Civilisation”, juillet-décembre 1939, pp. 274-282; idem, *La Source de l'épisode des dieux dans la Tentation de Saint Antoine*, Première version 1849, Vrin, 1940.

²⁰ Voir à la B.H.V.P. le *Carnet de voyage*, n° 4, F° 41.

a remplacé l'amour et que le Saint-Sépulcre est devenu „l'agglomération de toutes les malédictions possibles”:

[...] Dans un si petit espace il y a une église arménienne, une grecque, une latine, une copte. Tout cela s'injuriant, se maudissant du fond de l'âme, et empiétant sur le voisin à propos de chandeliers, de tapis et de tableaux, quels tableaux!

Les images de mort, de décomposition et de pourriture trahissent l'acuité du malaise de Flaubert: „Jérusalem me fait l'effet d'un charnier fortifié: là pourrissent silencieusement les vieilles religions [...]. C'est énorme de tristesse”. Tout cela, commente-t-il, est „encore plus triste que grotesque [...] Ça peut bien être plus grotesque que triste. Tout dépend du point de vue”²¹. Comme si, dans cette vision de la ville sainte, berceau-tombeau de toute la civilisation européenne occidentale, Flaubert trouvait la confirmation d'une conception du monde qui, déjà mise en oeuvre dans l'*Education sentimentale* de 1845 et la *Tentation* de 1849, était appelée à devenir la philosophie et l'esthétique des grands romans ultérieurs. Une exception pourtant. A Bethléem, la crèche de la Nativité illuminée lui donne l'impression du „vrai”, du „beau”, de chanter une „joie mystique”. Et la relation de sa seconde visite au Saint-Sépulcre éclaire singulièrement la nostalgie que lui inspire la perte du sacré. Un prêtre lui offre une rose après l'avoir bénie. „L'amertume tendre” qu'il éprouve alors révèle en lui une contradiction insoluble: l'oxymore signifie simultanément le besoin intime d'une transcendance et l'impuissance radicale à croire, ce que confirme le commentaire: „J'ai pensé aux âmes dévotes qu'un pareil cadeau et dans un tel lieu eût délectées et combien c'était perdu pour moi”²². Il évoque avec une sorte de considération les pèlerins qui, venus de toute l'Afrique, sont en route pour La Mecque „depuis deux ans, trois ans, sept ans”. Il assiste avec une attention fascinée aux cérémonies et spectacles religieux où se manifeste le désir de dépasser les limites humaines, de chercher l'absolu dans l'excès de souffrance et jusque dans la mort: supplices, transes, vertiges, extases des derviches²³, cérémonie du Dauseh ou fête du piétinement. Ces excès „qui auraient bougrement fait rire M. de Voltaire” et où ce dernier n'aurait vu que „fanatisme et superstition” ne font „pas rire du tout” Flaubert car, particulièrement sensible à la musique qui accompagne ces cérémonies, il discerne en elles une forme de quête mystique²⁴. Ainsi le premier intérêt du pèlerinage de

²¹ Le comble du grotesque lui semble atteint avec le portrait en pied de Louis-Philippe qui décore le Saint-Sépulcre: „dominant le monde de (sa) splendeur”, la „lumière” du grotesque „étincelle jusque dans le tombeau de Jésus”.

²² A. L. Bouilhet, 20 août 1850.

²³ Flaubert veut encore aller voir des „magiciens sorciers astrologues” pour „tâcher d'en tirer quelque chose”. Auprès d'un prêtre abyssinien il vérifie que „la fureur de l'émasculatation existe réellement” telle qu'on (le lui) avait dit”.

²⁴ A sa mère, 3 février 1850.

Flaubert aux sources des religions est bien de mettre en évidence le conflit intime qui l'a conduit à réécrire deux fois encore la *Tentation de Saint Antoine*, en 1856 et en 1874, et qu'il a résumé dans la formule fameuse: „Je suis mystique au fond et je ne crois à rien”.

Le deuxième intérêt du voyage de Flaubert est de nous permettre de mesurer l'originalité de sa vision dans le contexte de la mode orientaliste. Ayant beaucoup lu et rêvé sur l'Orient, il ne l'aborde pas sans se référer explicitement aux pèlerins illustres qui l'ont précédé, Chateaubriand et Byron, entre autres, et sans en avoir une représentation préconçue qui doit évidemment beaucoup à l'orientalisme littéraire et pictural contemporain. Les *Notes de voyage* ne dissimulent pas cette dette. En témoigne par exemple ce croquis du village de Mahatta:

Bouquets de palmiers entourés de petits murs circulaires, au pied d'un desquels fumaient deux Turcs; c'était comme une gravure, une vue de l'Orient dans un livre.

Les lettres de Flaubert signifient la conscience du conditionnement culturel qui informe et modèle la vision du voyageur au point de lui donner l'impression d'avoir sous les yeux la réalisation concrète de ce qu'il avait imaginé:

[...] Le fait a fait place au pressentiment, si bien que c'est souvent comme si je retrouvais tout à coup de vieux rêves oubliés²⁵.

Flaubert se réfère implicitement à des critères et à des stéréotypes culturels contemporains quand il juge que la nuit à Philae est une „vraie nuit d'Orient” ou que „rien n'est comparable (à Louxor) comme effet de ruine dans le paysage”. Cependant l'acuité du regard de l'artiste, la qualité, la force esthétique de ses évocations font que son Orient pittoresque ne se réduit pas à la simple reproduction de clichés orientaux. *Notes de voyage* et correspondance multiplient croquis, esquisses, tableaux propres à rendre la singularité et la splendeur des choses vues, à traduire l'émotion plastique ressentie par le voyageur. Au reste seuls les paysages donnent à Flaubert une impression de „retrouvailles” tandis qu'il ressent un „étonnement énorme des villes et des hommes: en cela réside la „trouvaille” du voyage²⁶. Le „détail(l’) empoigne”, l’„occupe”, au point qu’il a d’abord du mal à bien saisir l’ensemble, „puis, peu à peu cela s’harmonise et se place de soi-même avec toutes les exigences de la perspective”. Il demeure „ébloui” devant le „tohu-bohu étourdissant des couleurs”, le mouvement et les cris de foules bigarrées: „On se bouscule, on se débat, on frappe [...], les rauques syllabes sémitiques claquent dans l’air comme des coups de fouet”²⁷. Comme Delacroix, Flaubert découvre avant tout en

²⁵ A la même, 5 janvier 1850.

²⁶ A L. Bouihlet, 1er décembre 1849. Flaubert juge Constantinople „énorme d’humanité”.

²⁷ Au Dr J. Cloquet, 15 janvier 1850. Cf. à sa mère, 19 novembre 1849: „Je me foutais une ventrée de couleurs, comme un âne s’emplit d’avoine”.

Orient la couleur et la lumière dont il jouit physiquement; „Je vis comme une plante (écrit-il), je me pénètre de soleil, de lumière, de couleurs et de grand air”²⁸. Au bord de la mer Rouge, à Kossêir, il est „remué comme d’une aventure” par le chatoiement des couleurs au fond et à la surface de l’eau. Bien que le spectacle du Nil et celui du désert lui inspirent sans doute les plus belles descriptions de paysages traversés par la lumière, il cherche à rendre aussi bien la splendeur des couchers de soleil à Beyrouth, à Smyrne, et il estime que le Liban est un pays „vraiment fait pour la peinture et qui semble même fait d’après elle”.

Le voyage de Flaubert se présente comme une succession d’émotions intenses: „vertige” à la vue du Sphinx, „sentiment de bonheur solennel” devant Thèbes, impression de gigantisme „formidable” à Karnac, coup de coeur devant la colonnade de Baalbeck. Dans le désert de Kossêir, il éprouve „comme un sentiment de terreur et d’admiration furieux” quand, en pleine tempête de sable, une caravane surgit soudain devant lui, „comme des fantômes dans des nuages”. A „l’Orient turc” de Byron, Flaubert préfère en effet „l’Orient cuit de Bédouin et du désert”²⁹ et la traversée dangereuse du désert figure pour lui le vrai voyage. Le désert exerce sur l’imaginaire flaubertien une fascination d’autant plus forte qu’il l’associe à l’idée de mort, de ruine et de néant qui, selon lui, caractérise l’Orient. Les notations d’enfouissement, d’ensevelissement dans le sable reviennent de façon obsédante. La présence latente de bêtes féroces contribue au caractère effrayant du désert: hyènes menaçantes³⁰, chacals qui aboient „affreusement”, gypaètes et corbeaux guettant les charognes³¹. Dans les *Notes de voyage*, comme plus tard dans *Salammbô*, l’Orient est un univers de la dévoration: à Thèbes Flaubert qualifie d’„anthropophage” le paysage de la Vallée des Rois³². Un univers de la décomposition. La description combine fréquemment le putride au macabre, le morbide au scatologique, avec un réalisme du détail dont la violence n’est pas gratuite. Terre de la maladie, du marasme et d’„un immense ennui”³³, l’Orient est une” scène „où se joue le crépuscule des Dieux, l’usure du temps n’ayant pas épargné non plus la religion musulmane. L’Orient lui-même n’est

²⁸ A sa mère, 5 janvier 1850.

²⁹ A L. Bouilhet, 14 novembre 1850. Pendant la traversée des Dardanelles Flaubert a beaucoup pensé à Byron. Il est fasciné par la vie du Bédouin et par ces Africains qui, „portant pour tout bagage une écuelle”, viennent on ne sait d’où et „sont en marche depuis plusieurs années”.

³⁰ A Ibrim le rats avertit les voyageurs de ne pas s’écarter du bateau car l’année précédente un Turc a été mangé à la première cataracte avec son cheval.

³¹ Sans compter les rats dont les trous sont „innombrables” dans le désert. La route du désert de Kossêir est „semée de carcasses de chameaux [...] évidés par les rats.

³² A Karnac, Flaubert se demande, „si l’on n’a pas servi là des hommes entiers enfilés à la broche comme des alouettes”.

³³ Le Nil dans ses sables est une figure privilégiée de cet ennui.

plus ce qu'il était, il dégénère: l'Europe „pénètre” en Asie „par le billard, par l'estaminet, par Paul de Kock, Béranger et les journaux”³⁴. Le harem aussi finira par être „aboli”. En somme „tout craque” en Orient, comme en Occident. Ainsi l'expérience du voyage confirme chez Flaubert le poète du posthume, obsédé par le sentiment de la désintégration universelle, exclusivement attiré par la perte et le regret³⁵, fasciné par tout signe de mort inscrit au cœur du vivant. Inversement, c'est parce que l'antithèse vie-néant s'y manifeste avec une force singulière que Flaubert avoue sa prédilection pour le cimetière oriental³⁶, „une des plus belles choses de l'Orient”.

De son propre aveu, Flaubert a entrepris son long périple en Orient parce qu'il avait „besoin de prendre l'air, dans toute l'extension du mot”³⁷. Besoin de fuir l'étroitesse, la monotonie, la règle d'un monde trop connu, la prison étouffante du quotidien. En somme un besoin de paroxysme et d'excès, symptôme de la difficulté de vivre avec soi-même. L'exotisme oriental signifie ainsi l'ouverture sur l'impossible, il assouvit le goût de l'exorbitant, répond à la tentation de la violence et du désordre. Tout est permis au voyageur, en particulier dans le domaine sexuel. Mario Praz³⁸ a bien montré qu'„idéal exotique et idéal érotique vont de pair”. Flaubert partage en effet avec ses contemporains une représentation de l'Orient qui en fait le lieu privilégié de la licence et des perversions sexuelles et que l'autorité de l'ouvrage d'Edward William Lane, *An account of manners and customs of modern Egyptians* (1837), a contribué à accréditer³⁹. Certes quand il écrit à sa mère, Flaubert censure son discours, mettant plus l'accent sur la beauté plastique que sur le pouvoir érotique des danses orientales. En revanche avec des intimes comme Louis Bouilhet il entretient une complicité qui consiste à n'omettre ni récit gaillard ni

³⁴ Flaubert a peu d'estime pour Paul de Kock et Béranger. Il ironise sur le dépaysement de l'obélisque de Louxor transféré sur la place de la Concorde: „Comme il doit s'embêter là-bas et regretter son Nil!”

³⁵ En témoigne le choix d'objets-souvenirs acquis au cours du voyage, tels que des mèches de cheveux de femmes. On sait que le jeune Flaubert aurait préféré à la possession des plus belles femmes celle de la momie de Cléopâtre. Le motif des adieux, de la séparation irréversible avec les êtres rencontrés et les lieux visités est un leitmotiv des Notes de voyage.

³⁶ On le traverse „comme on traverse un bazar”, chèvres et ânes y broutent „tranquillement” et, la nuit, les prostituées turques y viennent avec des soldats (à L. Bouilhet, 14 novembre 1850).

³⁷ A Ernest Chevalier, 6 mai 1849. Cf. *ibidem*: „mon parti est pris et j'ai été longtemps à le prendre. Un an, un an à lutter contre cette passion des champs qui me dévorait”. Mme Flaubert a donné son accord quand le Dr J. Cloquet consulté a fortement conseillé les pays chauds (cf. à son oncle Parain, 5 mai 1849). La santé physique et morale de Flaubert est ici en cause.

³⁸ M. Praz, *La Chair, la Mort et le Diable dans la littérature du XIX^e siècle, Le romantisme noir*, Denoël, 1977, p. 172.

³⁹ Cf. à sa mère, 8 mars 1850: „il y a un livre anglais sur l'Égypte, assez estimé quoique garni de quelques bévues. On en dit beaucoup de bien généralement. Voici son titre: *An account of modern Egyptian customs by Doctor Lane [...]*. Cela doit se trouver à Paris à la librairie Baudry [...] Du reste je ne le connais pas, j'en ai seulement entendu parler ici”.

détail scabreux, évoquant, non sans complaisance, l'obscénité de spectacles qu'il a eus sous les yeux, le nombre, la variété et la singularité de ses propres expériences sexuelles, ainsi que leurs conséquences pathologiques⁴⁰. Le récit de la rencontre fameuse avec l'almée Kuchuk-Hanem montre que la réalité n'a été perçue et vécue qu'à travers les modèles culturels contemporains. En affirmant que „la femme orientale est une machine”, en réduisant son existence à quelques gestes mécaniques de poupée peinte, en lui refusant toute vie intérieure puisqu'il ne lui accorde même pas le mystère et le charme, stéréotypes traditionnels de la femme occidentale, Flaubert transforme en nature ce qu'a en fait produit une pratique prostitutionnelle banalisée par les voyages en Orient⁴¹. Pour lui, cette „courtisane fort célèbre” n'est pas une personne, elle n'existe que par la légende, celle qui consacre l'érotisme conventionnel des voyageurs en Egypte et celle que Flaubert lui-même élabore en évoquant le souvenir biblique de Judith et d'Holopherne.

Aussi bien son voyage en Orient s'accompagne-t-il d'un voyage dans le temps. L'objet avoué de sa quête est celui d'un Orient éternel, immuable. Les danses actuelles ne viennent-elles pas de la plus haute Antiquité? Un Orient éternel déjà donné à voir dans la Bible et dans Homère, que Flaubert relit pendant son voyage et auxquels il se réfère sans cesse. La Bible, écrit-il, est „une peinture des moeurs contemporaines” de l'Egypte et les descriptions bibliques restent fidèles à la réalité moderne de la Palestine. Il avoue d'ailleurs ne rien comprendre aux pays qui n'ont pas d'Histoire⁴². Qu'on juge de son émotion quand, à Edfou, autour du temple d'Athor, il découvre le „témoignage” de cette épaisseur du temps, des „marques de pieds au ciseau”! Cette rêverie historique est fondamentale dans l'imaginaire flaubertien, sans doute parce que les époques révolues autorisent une curiosité passive, un rêve inassouissable et, on l'a vu, une méditation sur la mort. Sur ces critères se fonde l'enthousiasme de Flaubert à la vue d'Ephèse qu'il déclare „orientalement et antiquement splendide” et qui lui „rappelle les luxes perdus”. Et d'imaginer la jouissance d'Erostrate incendiant le temple de Diane. Le Nil, quant à lui, „laisse [...] remonter la pensée jusqu'à des distances presque incalculables”, dans le temps comme dans l'espace, suscitant „l'éternelle rêverie de Cléopâtre” et le sentiment d'une lumière immuable depuis les Pharaons. La rêverie de Flaubert sur le passé historique s'accompagne d'une méditation sur son propre passé. Partant pour l'Orient il ne cesse d'évoquer les souvenirs de son premier voyage en 1840, aux Pyrénées et en Corse. Après la

⁴⁰ Parmi d'autres spectacles, les pratiques des femmes stériles à Damas donnent une idée de cette obscénité. Voir en particulier la lettre à L. Bouilhet, 14 novembre 1850.

⁴¹ Cf. L. Czyba, *La femme dans les romans de Flaubert, Mythes et idéologie*, Presses universitaires de Lyon, 1983, pp. 126-128.

⁴² A George Sand, 3 juillet 1874. Et d'ajouter: „Je donnerais tous les glaciers pour le musée du Vatican”. C'„est là qu'on rêve”. Flaubert a visité ce musée au retour d'Orient.

nuit passée chez Kuchuk-Hanem, il songe „à des matinées analogues, à une entre autres, chez le marquis de Pomereu, au Héron, après un bal”, alors qu’il avait quinze ans⁴³. Là encore le sentiment de la rupture, du révolu, caractérise cette remontée du temps sur les traces d’un moi défunt. En outre à chaque étape même du voyage Flaubert éprouve une „mélancolie singulière”, un sentiment de perte irrémédiable à l’égard de ce qu’il doit quitter. Le voyage sur le Nil, à bord de la cange, dans „un silence absolu” où l’on n’entend „rien que l’eau couler”⁴⁴, éveille en lui la résonance d’une harmonie essentielle: l’écoulement de l’eau est comme la perception sensible de celui du temps, de la dissolution permanente des choses et de soi.

En „ruminant” ainsi sa vie passée, Flaubert ne cesse en fait de s’interroger sur lui-même et sur son devenir d’écrivain⁴⁵. Il a, de son propre aveu, eu du mal à se remettre „du coup affreux” qu’a été pour lui l’échec de la *Tentation*⁴⁶. Les préoccupations littéraires sont une constante du voyage en Orient. Flaubert ne se contente pas d’avoir, à Boulaq, des „discussions esthétiques et humanitaires sur la théorie de l’art, avec le saint-simonien Lambert-Bey. C’est à sa propre pratique de l’écriture qu’il réfléchit, confiant à ses intimes, Louis Bouilhet, sa mère, son oncle Parain, ses doutes et pourtant sa détermination: après son retour il continuera à écrire en vivant „comme un ours”, sans se soucier du monde et de la critique, travaillant pour lui seul et ne cherchant pas nécessairement à publier⁴⁷. Après avoir commencé à écrire sur le Nil, il condamne „l’ineptie” de cette démarche: „il vaut mieux être oeil tout bonnement”⁴⁸. Il ne s’en interroge pas moins sur le pouvoir des mots, déplorant la „misère du langage” qui prétend rendre l’éclat des étoiles dans le ciel le Louxor en les comparant à des diamants, avouant son impuissance à exprimer les couleurs du Liban dans la diversité de leurs nuances, regrettant la „pauvreté” de sa plume pour signifier le bonheur intime de moments profondément sentis et pour en fixer le souvenir. Parce que le voyage lui a permis un genre „moral” d’observation qu’il ne soupçonnait pas⁴⁹, il a envie de représenter sans ménagement la „canaillerie” qui est „la base de la nature humaine”⁵⁰, emportant dans son souvenir „une jolie collection d’imbéciles”

⁴³ Cette expérience a assez marqué Flaubert pour qu’il la transpose dans ses oeuvres de jeunesse (*Quidquid volueris, Education sentimentale* de 1845), puis dans *Madame Bovary* et *l’Education sentimentale* de 1869.

⁴⁴ A sa mère, 14 février 1850.

⁴⁵ A L. Bouilhet, 2 juin 1850.

⁴⁶ Au même, 4 septembre 1850. 49

⁴⁷ Cf. n. 46.

⁴⁸ A L. Bouilhet, 13 mars 1850. Le fragment „A bord de la cange”, rédigé sur le Nil, a été intercalé après coup dans les notes de voyage, entre la scène des adieux et l’épisode de Marseille.

⁴⁹ Cf. n. 26.

⁵⁰ A L. Bouilhet, 14 novembre 1850.

dont la „bêtise” inébranlable, sereine, étalée et triomphante⁵¹ n'est sans doute pas étrangère à la conception d'Homais dans *Madame Bovary*. Après avoir à Damas ébauché sa théorie de l'impartialité selon laquelle „l'ineptie consiste à vouloir conclure”, il hésite à Constantinople entre trois sujets⁵², dont deux seront à l'origine de *Madame Bovary* et de *Salammbô*, et annonce à sa mère sa décision irrévocable de consacrer sa vie à l'Art⁵³. Comme si une lente maturation du voyageur avait abouti à cette profession de foi. Il n'est pas douteux que l'expérience du voyage a eu une influence déterminante sur la conception et l'élaboration de *Salammbô* (1862), de la version définitive de la *Tentation* (1874) et d'*Hérodias* (1877). Moins de deux ans après son retour en France, Flaubert énonce sa conception personnelle de la „poésie orientale”, son projet futur de recréer l'Orient en se démarquant du modèle byronien. C'est „l'harmonie des choses disparates „qui, selon lui, caractérise” l'Orient vrai et, partant, poétique”: par exemple „des gredins en haillons galonnés et tout couverts de vermine”. Et d'ajouter: „Laissez donc la vermine, elle fait au soleil des arabesques d'or „[...] Le voyage en Orient a bien confirmé Flaubert dans la conviction qui est le fondement de son esthétique:

Je veux qu'il y ait une amertume à tout, un éternel coup de sifflet au milieu de nos triomphes, et que la désolation même soit dans l'enthousiasme⁵⁴.

Université Lumière – Lyon II
France

Lucette Czyba

PODRÓŻ NA WSCHÓD GUSTAWA FLAUBERTA

Podróż Flauberta na Wschód nie miała w sobie niczego oryginalnego. W XIX w. panuje moda na Wschód, ale cele podróży bywają różne. Wydaje się, że dla Flauberta była to pielgrzymka do źródeł religii i poszukiwanie własnej osobowości estetyczno-literackiej. Zabytki go nudzą, religie zachwycają; nie wszystkie jednak, bo np. jest głęboko rozczarowany Jerozolimą.

Flaubert jest świadom uwarunkowania kulturowego, które kształtuje jego widzenie Wschodu. Ostrość spojrzenia, siła ekspresji sprawiają, że nie mamy do czynienia ze stereotypowymi

⁵¹ A son oncle Parain, 6 octobre 1850; cf. à L. Bouilhet, 4 septembre 1850: à Damas, Flaubert songe au *Dictionnaire des Idées reçues* comme à une oeuvre „toute d'actualité”.

⁵² A L. Bouilhet, 14 novembre 1850; les trois sujets, „qui ne sont peut-être que le même”, à savoir l'amour „inassouissable”, sont: 1° Une nuit de Don Juan, 2° l'histoire d'Anubis (qui annonce *Salammbô*), 3° un roman „flamand” qui pourrait être une première ébauche de *Madame Bovary*.

⁵³ A sa mère, 15 décembre 1850.

⁵⁴ A Louise Colet, 27 mars 1853. Cf. *ibid.*: „Cela me rappelle Jaffa, où, en entrant, je humais à la fois l'odeur des citronniers et celle des cadavres”, *Le souvenir du tableau de Gros (1804), Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa*, intervient peut-être ici.

migawkami. Wschód to kolor i światło, które wzbudzają u Flauberta rozkosz fizyczną i w tej perspektywie jego podróż przedstawia się jako jeden ciąg intensywnych emocji. Wschód to również fascynacja śmiercią, rozkładem, to wizja dezintegracji świata. Wschód to miejsce rozpusty i perwersji seksualnych; kobieta jawi mu się niczym maszyna dostarczająca rozkoszy erotycznej.

Podróż na Wschód to także podróż w czasie. Wschód jest dla niego wieczny, niezmienny, przesiąknięty historią. Marzenie o historii jest w wyobraźni twórczej Flauberta czymś zasadniczym.

W trakcie podróży Flaubert nie przestaje stawiać pytań o siebie samym i swojej przyszłości literackiej. Wydaje się, że wpływ kultury Wschodu sprawił, że dojrzał jako pisarz, a doświadczenia podróży miały decydujące znaczenie na powstanie i ostateczny kształt *Salammbô*, *Kuszenie Świętego Antoniego* i *Herodiady*.